



جامعة يحيى فارس المدية
مخبر تعليمية اللغة والنصوص (م.ت.ل.ن)

Université Yahia FARÈS Médéa
Laboratoire de Didactique de la Langue et des Textes
(L.D.L.T)

Les apports et les limites de la théorie d'a. J. Greimas

Florence HENON

IUT de Chartres

Université d'Orléans

Laboratoire GREC/O, Université Bordeaux 3

Présidente d'honneur de l'Association des Enseignants de
Communication en IUT (AECIUT)

Rodolphe DALLE

IUT de Brest

Université de Bretagne occidentale

Laboratoire CERCI, Université Nantes Président de l'Association
des Enseignants de Communication en IUT (AECIUT)

Revue Didactiques

ISSN 2253-0436

Dépôt Légal : 2460-2012

EISSN : 2600-7002

Volume 05 N° 02 Juillet-Décembre 2016/pages 20-48

Référence : Florence HENON & Rodolphe DALLE, « Les apports et les limites de la théorie d'a. J. Greimas », Didactiques Volume 05 N° 02 juillet-Décembre 2016, pp.20-48,

<https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/300>

Les apports et les limites de la théorie d'a. J. Greimas

Florence HENON

IUT de Chartres

Université d'Orléans

Laboratoire GREC/O, Université Bordeaux 3

Présidente d'honneur de l'Association des

Enseignants de Communication en IUT

(AECIUT).

Rodolphe DALLE

IUT de Brest

Université de Bretagne occidentale

Laboratoire CERCI, Université Nantes

Président de l'Association des Enseignants de

Communication en IUT (AECIUT).

Abstract:

Semiotics is one of the objects of semiology, a recent discipline in the field of human sciences which concerns all types of language. Stemming from the work of Charles S. Peirce and Ferdinand de Saussure, among others, semiotics was institutionalized in the 1960s and refers to rhetoric, studied in Antiquity, to philosophy and to sociology. Saussure defined semiotics as "the life of signs within social life". Peirce explains that it is the "quasi necessary or formal doctrine of signs". It is the science of signs. It researches, explains and analyses, through distancing, the meaning, the birth of meaning. This distancing, which is essential for any analysis, shows that the sign is a substitute because it is not the thing. General semiotics poses the problem of the origin, functioning and description of meaning. As a result, it approaches a high level of abstraction and infers an ethical reflection. It is situated and presented as a crossroads with other sciences, and therefore tries to communicate with other disciplines to offer them a common language. Jean-Marie Klingenberg explains that the use of signs leads to the structuring of the universe, i.e. the segmentation of the latter. This highlights the relativity of this division, which changes according to social groups. Even within a group, it varies from one person to another, according to his or her

status, role and system of reference. Thanks to its ongoing concern to structure the universe, by associating the material and conceptual worlds, the signifier/signified, general semiotics attempts to answer the question "how do we know the world?"

Like any young discipline, semiotics is evolving and must continue on its path. The contributions of A.J. Greimas are important and cannot be questioned. However, like any theory, it has its limits.

Résumé :

La sémiotique est un des objets de la sémiologie, discipline récente dans le champ des sciences humaines et qui concerne tous les types de langages. Issue entre autres des travaux de Charles S. Peirce et de Ferdinand de Saussure, la sémiotique s'institutionnalise dans les années 1960 et se réfère à la rhétorique, étudiée dans l'Antiquité, à la philosophie et à la sociologie. « La vie des signes au sein de la vie sociale », telle est la définition de Saussure. Peirce explique qu'il s'agit de la « doctrine quasi nécessaire ou formelle des signes ». C'est la science des signes. Elle recherche, explique et analyse, par une mise à distance, la signification, la naissance du sens. Cette mise à distance, essentielle pour toute analyse, montre que le signe est un substitut car il n'est pas la chose. La sémiotique générale pose le problème de l'origine, du fonctionnement, de la description de la signification. De ce fait, elle aborde un niveau d'abstraction élevé et elle infère une réflexion éthique. Elle se situe et se présente comme un croisement avec d'autres sciences, et de ce fait essaie de communiquer avec les autres disciplines pour leur offrir un langage commun. Jean-Marie Klinkenberg nous explique que l'utilisation des signes entraîne la structuration de l'univers, c'est-à-dire la segmentation de ce dernier. Celle-ci met en évidence la relativité de ce découpage qui change selon les groupes sociaux. A l'intérieur même d'un groupe, il varie d'une personne à l'autre, selon son statut, son rôle, son système de références. Grâce à sa préoccupation continuelle de structurer l'univers, en associant univers matériel et conceptuel, signifiant/signifié, la sémiotique générale essaie de répondre à la question « comment connaissons-nous le monde ? ».

Comme toute discipline jeune, la sémiotique évolue et doit continuer son chemin. Les apports d'A.J Greimas sont importants et ne se remettent pas en cause. Cependant, comme toute théorie, elle a ses limites. Nous aimerions vous présenter ces différents points qui mettront en exergue à la fois les apports de Greimas au sein de la

sémiotique, les limites de cette théorie qui sert à la fois la critique littéraire et la discipline sociale.

La sémiotique est **un des objets de la sémiologie**, discipline récente dans le champ des sciences humaines et qui concerne **tous les types de langages**. Issue entre autres des travaux de **Charles S. Peirce** et de **Ferdinand de Saussure**, la sémiotique s'institutionnalise dans les années 1960 et se réfère à la **rhétorique**, étudiée dans l'Antiquité, à la **philosophie** et à la **sociologie**. « *La vie des signes au sein de la vie sociale* », telle est la définition de Saussure. Peirce explique qu'il s'agit de la « *doctrine quasi nécessaire ou formelle des signes* ». **La science des signes**. Elle recherche, explique et analyse, par une mise à distance, la **signification**, la naissance du sens. Cette mise à distance, essentielle pour toute analyse, montre que le signe est un substitut car il n'est pas la chose. La sémiotique générale pose le problème de l'origine, du fonctionnement, de la description de la signification. De ce fait, elle aborde un niveau d'abstraction élevé et elle infère une réflexion éthique. Elle se situe et se présente comme **uncroisement avec d'autres sciences** ; de ce fait, elle essaie de communiquer avec les autres disciplines pour leur offrir un langage commun. Jean-Marie Klinkenberg nous explique que l'utilisation des signes entraîne la **structuration de l'univers** c'est-à-dire la segmentation de ce dernier. Idée déjà présente dans la théorie greimassienne. Celle-ci met en évidence la relativité de ce découpage qui change selon les groupes sociaux. A l'intérieur même d'un groupe, il varie d'une personne à l'autre, selon son statut, son rôle, son système de références. Grâce à sa préoccupation continuelle de structurer l'univers, en associant univers matériel et conceptuel, signifiant/signifié, la sémiotique générale essaie de répondre à la question « comment connaissons-nous le monde ? ».

Comme toute discipline jeune, la sémiotique évolue et doit continuer son chemin. Les apports d'A. J. Greimas sont importants et ils ont participé à l'élaboration de cette discipline. Cependant, comme toute théorie, elle a ses limites. Nous aimerions vous présenter les différents points qui mettront en exergue à la fois les apports de Greimas au sein de la sémiotique

et leurs limites qui servent à la fois la critique littéraire et la discipline sociale.

1. Apports et influences de la théorie d'A. J. Greimas :

A partir de 1962 et d'une approche linguistique de type structuraliste, A. J. Greimas énonce ses premiers travaux de sémiotique littéraire. En 1963, il donne à la faculté des Sciences, Institut Henri Poincaré, son cours de « sémantique structurale » qui deviendra une référence en 1966 chez Larousse. Dans ce livre il présentera une analyse sémiotique du monde littéraire de Bernanos. Greimas utilise les concepts saussuriens et Hjelmsleviens suivants :

- langue/parole.
- Signifiant/signifié.
- Système/procès.

Quand nous parlons de Greimas, nous avons obligatoirement à l'esprit l'école de Paris et ceux qui y ont participé. Aussi, dans les concepts greimassiens, Saussure et Hjelmslev ne sont pas les seules inspirations de Greimas. Il faut compter aussi avec Levi-Strauss, Barthes et Propp. Les deux premiers lui permettent de mettre en place sa théorie binaire de la signification et l'homologie, la relation existante entre deux éléments homologues entre la langue et les champs socio-culturels. Le troisième lui donne la possibilité de découvrir les invariants structurels du conte russe qu'il réinterprète et qui participent à la théorie du récit. Ne croyez pas que les concepts greimassiens ne sont que l'addition d'emprunts voire d'influences. Non, ils sont bel et bien là et Greimas a voulu construire une théorie de la signification en mettant en exergue des traits simples qui nous donnent le carré sémiotique et nous propose une optique générative. De plus, pour Greimas mais aussi pour l'ensemble des structuralistes, tout système de signification est de nature relationnelle et toute forme de relations sous-entend une description scientifique.

1.1 Langue et parole :

Saussure oppose la langue à la parole sans pour autant définir clairement ce concept. Il identifie la langue à un système

sémiotique, en excluant le procès sémiotique. Le danger de cette distinction, certes intéressante, est d'accréditer une conception trop paradigmatique de cette dernière. Or, il ne faut pas oublier les structures syntaxiques dans la définition de la langue. Pour Greimas, la langue ou langue naturelle est un type de macrosémiotique. Elle s'oppose aux langages artificiels car elle caractérise la nature humaine en transcendant les individus qui l'utilisent. La langue se définit « *comme une **organisation structurelle immanente*** »¹ qui possède une puissance combinatoire liée à la double articulation et aux procédures de débrayage. De ce fait, il existe une possibilité sans limite de formation de signes et de règles qui régissent la construction d'unités syntagmatiques. De plus, le concept sociolinguistique participe à la définition de la langue et l'enrichit. La hiérarchie des langues (dialectes, patois ...) se considère comme une taxinomie relevant d'un système de connotations sociales, sous-jacentes au fonctionnement des langues naturelles.

La dichotomie langue/parole, Saussure ne la pose que pour mettre en exergue la langue qui, pour lui, est le seul objet de la linguistique. De ce fait, la parole apparaît « *comme une sorte de fourre-tout notionnel* »² qui, heureusement, va évoluer et se préciser grâce aux concepts suivants : le **procès** (opposée au système) et la **syntagmatique** (opposée à la paradigmatique) vont recouvrir un des aspects de la parole, dans le sens de l'agencement des éléments de la langue en vue des constructions de phrases. Le message (vs code) dans la théorie de la communication reprend la parole en tant que produit du code. Énoncé et énonciation sont deux aspects importants et complémentaires qui enrichissent la parole saussurienne. La performance (vs compétence) qui relève de la théorie générative, insiste sur la réalisation. C'est pourquoi, elle situe la formation des phrases du côté de la compétence.

1.2 Signifiant et signifié :

¹A. J. Greimas et J. Courtès. - Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage. - Paris : Hachette Université, 1979 et 1986. - 2 volumes

² Ibid

Le signe saussurien résulte de la « *réunion du signifiant et du signifié* »³, que Saussure identifie dans une première démarche, à « *l'image acoustique et au concept* »⁴. Au fur et à mesure qu'il développera sa théorie, Saussure épurera ces deux notions en ne considérant signifiant et signifié que comme des constituants pour la forme linguistique. Le signifiant s'entend par un plan du langage (l'autre est le signifié), considéré dans son ensemble et qui recouvre de ses articulations la totalité des signifiés. La contribution de Hjelmslev à la théorie du signe est double car il présente, dans un premier temps, le signe comme « *le résultat de la sémiotique s'effectuant lors de l'acte de langage* »⁵. Il montre qu'à côté des signes minimaux que sont les mots, il existe « *des signes-énoncés* » ou « *des signes-discours* ». Il précisera par la suite « *la nature du signe comme réunion de la forme de l'expression et de la forme du contenu* »⁶. Donc, sur le plan de l'expression, c'est la structure phonologique et non phonétique qui entre dans la constitution des signes. Pour la sémiotique, « *le signe est une unité du plan de la manifestation* »⁷ constituée par la relation de présupposition réciproque qui s'établit lors de l'acte de langage entre les grandeurs, (c'est-à-dire ce qu'il y a, ce dont on présume l'existence), du plan de l'expression et du plan du contenu. Donc, l'analyse, l'exploration sémiotique ne commence réellement qu'en deçà du signe minimal.

1.3 Procès et système :

Le procès sémiotique reprend une partie des déterminations du concept, quelque peu flou, de la parole. Hjelmslev précise l'opposition langue/parole par une approche davantage générale. Il envisage que « *le sujet connaissant aborde l'objet à connaître*

³ Ibid

⁴ Ibid

⁵ Ibid

⁶ Ibid

⁷ Ibid

soit comme système, soit comme procès »⁸. Donc, le procès sémiotique désigne l'axe syntagmatique du langage et il s'oppose ainsi au système, qui, lui, en représente l'axe paradigmatique. En sémiotique discursive, nous parlons de procès au sens de *«résultat de la conversion de la fonction narrative faire, conversion qui s'effectue grâce aux investissements complémentaires des catégories temporelles et surtout aspectuelles* »⁹. Le système, chez Saussure renvoie au concept de langue : système de signes. Il s'agit d'un tout cohérent dont les éléments dépendent les uns des autres. Il montre ainsi que la langue-système doit être considérée comme un paradigme dont les termes entretiennent entre eux des rapports, des relations qui montrent les ressemblances qui les unissent et les différences qui les opposent. Dans ce cas, la langue devient un système de relations différentielles et oppositives. En tant que système, la langue représente un *«ensemble stratifié* »¹⁰, elle comporte deux plans (expression et contenu), qui, à leur tour, font apparaître des niveaux d'articulations, on accepte l'idée de sous-systèmes relativement autonomes (systèmes phonologique, sémémique, sémique ...). Dans la définition première de Saussure, la langue comme système de signes ne concerne que le niveau apparent, celui du signe-morphème. Pour Greimas, le système est *« l'un des deux modes d'existence, complémentaires à celui de procès, des univers structurés et structurables* »¹¹. Hjelmslev explique que le système est un concept de portée universelle, qu'il dépasse les cadres de la linguistique et de la sémiotique. Il appelle le système sémiotique, paradigmatique.

1.4 Actant, acteur et rôle :

⁸ Ibid

⁹ Ibid

¹⁰ Ibid

¹¹ Ibid

Propp dans *Morphologie du conte*¹² mais aussi Souriau a inspiré, indéniablement Greimas pour sa théorie du récit, plus particulièrement, pour établir ses modèles actantiel et fonctionnel. Ainsi, il adapte le modèle actantiel à sept personnages de Propp et les 31 fonctions proppiennes à vingt fonctions greimassiennes. A la base actant, acteur et rôle. Actant est un terme emprunté à L. Tesnière et pour ce dernier, un actant est un être ou une chose qui participe au procès. Greimas ne se contente pas comme le disent souvent ses détracteurs de reprendre le modèle actantiel de Propp et de l'adapter, il pose la question des relations entre eux et il a donné des réponses. L'actant est celui qui accomplit ou qui subit l'acte, indépendamment de toute autre détermination. Il désigne un type d'unité syntaxique, de caractère formel, avant tout investissement sémantique et/ou idéologique. De ce fait, l'actant renvoie à une syntaxe qui articule l'énoncé élémentaire en fonctions. Sujet et objet sont les deux actants principaux que nous rencontrons dans la syntaxe narrative de surface. Dans ce cas, l'actant est considéré comme le terme aboutissant de la relation qu'est la fonction. Le concept d'actant remplace le terme de personnage et celui de « *dramatis persona* » de V. Propp car il désigne non seulement les êtres humains mais aussi les animaux, les objets ou les concepts. Nous rencontrons à l'intérieur d'un discours les actants de la communication (narrateur, narrataire, interlocuteur, interlocutaire), les actants de la narration (sujet/objet, destinataire/déterminataire), les actants syntaxiques (sujet d'état, sujet de faire), les actants fonctionnels, syntagmatiques. L'actant peut être individuel, duel ou collectif et il peut assumer un certain nombre de rôles actantiels. A la suite de procédures d'embranchement et de débanchement, l'acteur se définit par une unité lexicale, de type nominal, qui peut recevoir au moment de sa manifestation, des investissements de syntaxe narrative de surface et de sémantique discursive. L'acteur peut être individuel, collectif, figuratif ou non figuratif. Il est le lieu de convergence, d'investissement, de transformation des deux composantes syntaxique et sémantique. Il se situe, donc, à

¹² Paris : Seuil, « Points », 1970.

la surface du texte. Pour Greimas, le rôle est actantiel selon la position de l'actant dans le parcours narratif et de l'investissement modal qu'il prend en charge. Le rôle actantiel devient une valeur ajoutée à un point du parcours pour l'actant. Il correspond donc à un ensemble de fonctions d'un même actant.

1.5 Fonctions et épreuves :

A ce trio actant, acteur et rôle, s'ajoute la notion de fonction, utilisée déjà chez V. Propp. « *Unité syntagmatique qui reste constante malgré la diversité des récits* »¹³. La notion de fonction, un peu floue chez Propp est précisée et reformulée sous le terme d'énoncé narratif. Greimas a complété le modèle proppien avec des éléments qui étaient nécessaires à sa description. Il couple les fonctions roppiennes et en réduit le nombre. De cette façon, ce couplage, qu'il définit comme « *une catégorisation des fonctions, a pour conséquence de libérer l'analyse, du moins partiellement de l'ordre de succession syntagmatique* »¹⁴. Cela facilite la démarche comparative qui doit conjoindre des identités et disjoindre des oppositions. C'est à partir des fonctions que Greimas établit les trois épreuves qu'il nomme qualifiante, principale (ou décisive) et glorifiante. Il établit un tableau comparatif des épreuves rencontrées dans le récit, celles analysées par Propp et il complète les lacunes.

Toute épreuve comporte des fonctions et des couples de fonctions. L'épreuve, figure discursive du transfert des objets de valeur suppose une conjonction réfléchie et une disjonction transitive. De cette manière, cela caractérise le faire du sujet en quête d'objet de valeur. L'épreuve qualifiante correspond à l'acquisition de la compétence (cf modalités du faire), l'épreuve principale ou décisive à la performance et l'épreuve glorifiante à la reconnaissance. Les deux premières épreuves appartiennent à la dimension pragmatique et la dernière, à la dimension

¹³Ibid

¹⁴A. J. Greimas, *Sémantique structurale*. – Paris : PUF, « Formes sémiotiques », 1995, page 195.

cognitive. La reconnaissance présuppose la performance qui elle-même présuppose la compétence correspondante.

1.6 Le carré sémiotique :

Il s'agit de la base théorique de la sémiotique greimassienne, de ce qu'il appelle la « *structure élémentaire de la signification* »¹⁵. Elle nécessite au moins deux termes qui reposent sur une opposition. C'est cette dernière qui caractérise l'axe paradigmatique du langage. Ce carré est fondé sur les relations négation/assertion et sur une relation de présupposition réciproque ou de contrariété. Avec le carré sémiotique, nous nous situons dans les structures profondes qui vont

*«Préciser l'articulation de ces traits, c'est-à-dire les organiser, décrire leurs rapports et définir leurs relations. Le carré sémiotique rend compte du réseau des relations et de l'articulation des différences. Il représente les relations principales auxquelles sont soumises les unités de signification pour pouvoir engendrer un univers sémantique susceptible d'être manifesté. Comme structure taxinomique, le carré sémiotique fonctionne par classes paradigmatiques de synonymes »*¹⁶.

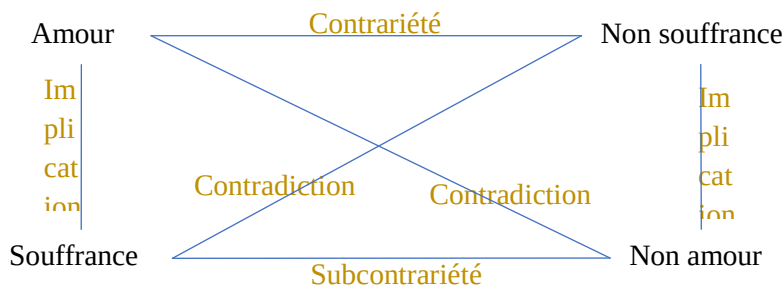
De deux termes au départ, nous passons à quatre termes. Ce carré a une structure universelle qui permet de décrire tous les faits sémiotiques. Nous avons les relations suivantes :

- Relation de contrariété.
- Relation de subcontrariété.
- Relation de contradiction.
- Relation d'implication.

¹⁵A. J. Greimas et J. Courtès. - Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage. – Op. cit.

¹⁶F. Hénon, La transformation télévisuelle des nouvelles de Maupassant : l'Ami Maupassant, 1997, Thèse, Université de Metz, P. 254-55.

Prenons l'exemple d'une nouvelle de Maupassant, Histoire d'une fille de ferme. Dans ce récit, nous avons le carré



sémiotique suivant :

«Nous utilisons le terme de /souffrance/ et non celui de /haine/ car nous avons constaté que l'amour dans les nouvelles de notre corpus entraînait la souffrance et non la haine. Très souvent, les femmes aiment puis souffrent mais elles n'éprouvent pas pour autant de la haine. (...) Rose aime Varnetot qui s'amuse avec elle et ne l'aime pas. Au début de la nouvelle, il n'y a aucun problème entre eux mais lorsque Rose annonce sa maternité, Varnetot décide de la marier au fils Paumelle »¹⁷.

Dans la relation Amour/souffrance, nous sommes dans une **relation de contrariété**.

Non souffrance et non amour spécifie la **relation de subcontrariété**.

Amour/ Non amour et Souffrance/Non souffrance spécifient une **relation de contradiction**.

Pour Amour/Non souffrance et Souffrance/Non amour, il s'agit d'une **relation d'implication**.

1.7 Le parcours génératif :

¹⁷Ibid

Il désigne la disposition des composantes de la théorie sémiotique les unes par rapport aux autres et cela « *dans une perspective de la génération, c’est-à-dire en postulant que, tout objet sémiotique pouvant être défini selon le mode de sa production* »¹⁸. Dans ce parcours, qui va du plus simple au plus complexe et du plus abstrait au plus concret, les composantes intervenantes, s’articulent les unes avec les autres. Les structures sémio-narratives constituent le niveau le plus abstrait du parcours génératif et elles comportent les deux composantes syntaxiques et sémantiques. Deux niveaux de profondeurs sont représentés : syntaxe et sémantique narrative, pour les structures de surface et syntaxe et sémantique fondamentales pour les structures profondes. Les structures discursives reprennent à leur compte les structures sémiotiques de surface et les mettent en discours. C’est ici qu’intervient l’énonciation. Le tableau suivant explique les différentes composantes et sous-composantes de ce parcours :

Parcours génératif

	Composante syntaxique		Composante sémantique
Structures sémio-narratives	Niveau profond	Syntaxe fondamentale	Sémantique fondamentale
	Niveau de surface	Syntaxe narrative de surface	Sémantique narrative
Structures discursives	Syntaxe discursive Discursivisation Actorialisation Temporalisation Spatialisation		Sémantique discursive Thématisation Figurativisation

¹⁸A. J. Greimas et J. Courtès. - Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage. – Op. cit.

Dans l'analyse de Greimas, nous constatons l'élaboration de systèmes hiérarchiques d'abstractions, actant, acteur et rôle, puis il définit des spécimens de type polarisant ces catégories et enfin, il établit des liens horizontaux entre les différents systèmes. Ces derniers créent un langage qui spécifient à la fois le sens de certains objets par rapport à d'autres et les réintègre dans des structures plus larges. Les systèmes multiples de catégorisation actant/ acteur/rôle et récit/syntagme/fonction sont mis en relation. La théorie sémiotique de Greimas vise à rendre compte de toutes les sémiotiques, passeulement des langues naturelles et donc cherche à construire des modèles susceptibles de générer des discours. Pour Greimas, cette théorie nous amène à mettre en exergue les structures universelles de la pensée humaine. Son modèle se veut universel et abstrait.

2. L'oubli greimassien de la chair : chiasme et carré, de quelques figures opposées :

C'est justement cette abstraction qui constitue la limite de l'analyse de Greimas : sa dé-corporéisation, oserai-je dire. En effet, si les travaux de Greimas font référence à plusieurs reprises à la phénoménologie, cette traversée, ce « dialogue » (je pense en particulier aux échanges entre Greimas et Ricoeur) ne semble pas avoir permis une quelconque incarnation de la sémiotique. À ce sujet, l'article « Sémiologie », place la figure de Merleau-Ponty aux côtés de celles de Lévi-Strauss et de Lacan et le range dans un structuralisme¹⁹ auquel il échappe assez

¹⁹ Quant au domaine du savoir (ou du vouloir savoir) que ces deux termes recouvrent, il s'est constitué d'abord en France, dans les années 1960, dans le cadre de ce qu'on appelle le structuralisme français (autour des noms de Merleau-Ponty, Lévi-Strauss, Dumézil, Lacan, etc.). (Ibid, p. 336).

On pourra néanmoins s'étonner après ce classement de ne voir plus aucune allusion au philosophe dans l'article « Structure » ! Ce silence est-il l'aveu qu'entre Merleau-Ponty, tenant, comme on va le voir, d'une pensée de la porosité et de l'entrelacs et le formalisme inhérent au structuralisme, la catégorisation était un peu rapide ?

largement, même s'il est parfaitement légitime de relever des parentés entre les différents penseurs²⁰.

2.1 Le volume et la structure :

Ainsi, la question n'est-elle pas de s'interroger sur le rapport entre la théorie greimassienne, en tant que saisie d'un infra-signe (cet en deça du signe minimal), et l'objet (ce qui se manifeste et apparaît) ? L'objet greimassien est une construction logique qui en détermine tout à la fois le périmètre et le contenu, il reste fondamentalement extérieur à toute forme d'appréhension :

*« On désigne du nom d'objet, dans le cadre de la réflexion épistémologique, ce qui est pensé ou perçu en tant que distinct de l'acte de penser (ou de percevoir) et du sujet qui le pense (ou le perçoit). Cette définition – qui n'en est pas une – suffit pour dire que seule la relation entre le sujet connaissant et l'objet de connaissance les fonde comme existants et distincts l'un de l'autre : attitude qui semble tout à fait conforme à l'approche structurale de la sémiotique ».*²¹

Or cette approche conduit à une impossibilité dès lors que l'objet échappe à la catégorisation binaire sur laquelle repose

²⁰ Sur le rapport entre Maurice Merleau-Ponty et Claude Lévi-Strauss, on se reportera à l'article de ce dernier dans le numéro de L'Arc consacré à Merleau-Ponty (Paris : Duponchelle, 1990, pages 43-47). À propos du rapport au structuralisme, Claude Lévi-Strauss note :

Si l'entreprise structuraliste avait éveillé son intérêt et sa sympathie en dépit de tout ce que nous savions l'en séparer, c'est sans doute parce que, comme il devait le dire au cours d'un colloque sur le sens et l'usage du terme « structure », il consentait à trouver en elle « une nouvelle manière de voir l'être » ; et toute « nouvelle manière » était philosophique à ses yeux du seul fait que, par delà l'opposition classique du sujet et de l'objet, elle contribuait à mettre à jour un niveau sous-jacent où cette opposition s'effaçait (page 44. Nous soulignons).

²¹A. J. Greimas et J. Courtès. - Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage. – Op. cit., page 258.

l'approche greimassienne. Hors de toute posture métaphysique, l'objet n'en reste pas moins ontologiquement cet être qui se double d'absence et échappe toujours, ce que Maurice Merleau-Ponty définit comme un manipulandum²². Il ne s'agit pas tant de considérer le signe comme ce qui peut être analysé par une pensée de survol, c'est-à-dire comme ce que l'on peut disséquer logiquement, que comme une partie de mon être. Certes, le livre G de La Métaphysique d'Aristote²³, qui constitue le fondement intime du modèle sémiotique de Greimas, affirme qu'une chose ou un énoncé ne peut pas être et ne pas être en même temps, pour autant l'être se pare et fait miroiter l'infinie palette de la potentialité, la réserve qui échappe à toute forme de détermination binaire : le dire n'est pas le dit, et l'être n'est pas l'étant. Là ne se réduit donc pas, ne peut pas se réduire à une opposition catégorielle, non que la catégorisation n'indique rien mais parce que la catégorisation indique qu'entre signifiant et signifié se joue l'insaisissable de la parole qui lie radicalement le signe au monde :

Je serais bien en peine de dire où est le tableau que je regarde. Car je ne le regarde pas comme une chose, je ne le fixe pas en son lieu, mon regard erre en lui comme dans les nimbes de l'Être, je vois selon ou avec lui plutôt que je ne le vois. ²⁴

C'est pourquoi, la limite du modèle greimassien est à formuler enterme d'espace : le carré sémiotique, de la même façon d'ailleurs que le parcours génératif ou les formes d'analyse du

²²Voir, par exemple, L'oeil et l'esprit, page 12.

²³ Édition de J. Tricot. –Paris : Vrin, Bibliothèque des textes philosophiques, 1981.

– 2volumes :

Quant à nous, nous venons de reconnaître qu'il est impossible, pour une chose, d' être et de n'être pas en même temps, et c'est en nous appuyant sur cette impossibilité que nous avons montré que ce principe est le plus ferme de tous. (G4, 1006a, page 197, volume 1)

²⁴Ibid, page 23.

récit, est une géométrie plane, elle se fixe dans les deux dimensions de la surfacemais méconnaît le volume et la dimension de la profondeur (non pas ici au sens d'idéalité sur le mode d'une sorte de modèle platonicien recomposé, mais simplement comme une extension du carré aucube²⁵). Il ne s'agit donc pas de postuler un relativisme du sens à l'image de celui que Greimas critique et dont il dit qu'il n'apporte rien en déplaçant le problème puisque la question du sens reste entière²⁶ mais bien de construire un mode d'appropriation de la signification. Or, ce mode d'appropriation volumique présuppose une participation du sujet/actant au monde. La syntaxe des signes ne doit donc pas être considérée comme seulement linéaire et chronologique : le signe excède la ligne qui définit les tracés dans cette somme de points d'une régularité mathématique, la courbe se trace en reliant des points imaginaires et, d'une origine dans un repère x, y, tend vers un infini de dérivations. On peut donc, comme Bernard Noël dans les Treize cases du je, comprendre le signe comme une tentative pour échapper à la linéarité :

*La langue parlée est nécessairement linéaire parce qu'on ne peut émettre qu'un phonème à la fois – linéaire et orientée dans le temps. La langue écrite pourrait être différente ? Oui, si, par exemple, l'image poétique est déjà ce mot à orientation multiples comme les idéogrammes.*²⁷

Par conséquent, c'est le signe comme image, en particulier à travers le modèle de la peinture, qui constitue un obstacle à la sémiotique greimassienne. La peinture, l'image devient en quelque sorte ce sur quoi butte cette appropriation du signe tout à

²⁵Cf. les analyses développées dans La phénoménologie de la perception sur le concept de profondeur, en particulier la page 308 (Paris : Gallimard, « TEL », 1945).

²⁶Du sens. Essais de sémiotique, page 8.

²⁷Page 109.

la fois parce qu'il est plein²⁸, c'est-à-dire impropre à toute forme de décomposition, et duratif, c'est-à-dire inscrit dans un temps de l'épaisseur, de la profondeur de sa réitération. La question se déporte alors sur le rapport de l'Un, de la totalité au multiple ; la sémiotique de Greimas cherche dans le multiple l'universalité d'un modèle d'interprétation unique qui suppose que le signe soit à considérer comme représentation d'un réel que l'analyse peut subsumer. Si cette approche théorique se montre capable de former une structure de la communication, elle ne parvient pas, en revanche, à circonscrire la circulation du sens, à en percevoir le séjour. Concrètement Maurice Merleau-Ponty ne pense pas la structure comme une boîte vide, une idéalité qu'il s'agirait de remplir avec la texture du monde. Pour lui, la structure est un rapport de différence dans l'être, une forme d'habitation du monde²⁹. Or, habiter requiert de revenir sur la notion de présence³⁰, consiste à mettre à nu cette différence que décrit Gilles Deleuze dans *Différence et répétition* et nous amène à repenser la question du signe, cette fois sur le mode de la figure que porte la peinture, par exemple, ou la poésie, comme on a pu le voir, et de son interprétation, à reconsidérer les catégories qui forment le système d'opposition du carré sémiotique :

²⁸ Je renvoie à ce sujet aux belles pages de Merleau-Ponty sur Cézanne, en particulier, dans *Sens et non-sens*. – Paris : Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 1996. – Pages 13-33.

²⁹ A ce titre les « Deux de travail » sur le langage donne une piste tout à fait intéressante puisque Merleau-Ponty définit la structure comme une masse travaillée de l'intérieur par une sorte d'ébullition, un creux dans l'Être, un écart par rapport à la non-différence ou à l'in-différence (*Parcours* deux 1951-1961. – Lagrasse : Verdier, « Philosophie », 2001, pages 271-272). Cette position est d'ailleurs réaffirmée à la fin du résumé de la conférence de Merleau-Ponty prononcée lors du colloque sur le mot « structure » à travers la référence au négatif (avec d'ailleurs tout l'arrière plan hégélien, qui réapparaît dans notre propos plus loin au sujet du point) alors même que Merleau-Ponty reconnaît la conception de la structure chez Lévi-Strauss (qu'il interprète comme souple, non synchronique mais dialectique). Voir les pages 317-319 de *Parcours* deux, op. cit.

³⁰ Sur la question de la présence, voir *La phénoménologie de la perception*, pages 489-495.

La différence « entre » deux choses est seulement empirique, et les déterminations correspondantes, extrinsèques. Mais au lieu d'une chose qui se distingue d'autre chose, imaginons quelque chose qui se distingue – et pourtant ce dont il se distingue ne se distingue pas de lui. L'éclair par exemple se distingue duciel noir, mais doit le traîner avec lui, comme s'il se distinguait de ce qui ne se distingue pas.³¹

Reste, dès lors, à interroger la notion d'interprétation dans la double perspective d'un questionnement pour la sémiotique de la notion de représentation, dans son rapport à la réalité, et de la notion de présence.

2.2 Le chiasme et le carré :

La disposition des signes forme une grammaire qui ne consiste pas juste, comme c'est le cas dans le parcours génératif, à étalonner les modes de production en fonction d'un axe vertical (gradation entre niveau de surface et niveau profond) mais à en rendre compte dans l'ensemble de l'espace :

Entre la réalité et la pensée, il y a le langage. L'une et l'autre se connaissent en lui, mais dans leur reflet. Et la grammaire naît peut-être du réciproque croisement de leur ombre.³²

Le dessous n'est pas la dimension cachée que la profondeur pouvait suggérer, pas plus d'ailleurs que la surface, on l'a vu, n'est cet apparaître évident : la grammaire, l'organisation secrète, qui soutient le sens se trouve ailleurs, différée dans les replis (dans l'ombre dupli³³) du chiasme merleau-pontien. La théorie de Greimas correspond à une volonté de rendre le signe transparent, de l'éclairer afin d'en supprimer les zones obscures,

³¹Page 43. Nous soulignons.

³²Bernard Noël. – Treize cases du je. – op. cit., page 117.

³³Nous renvoyons à la note de Gilles Deleuze dans Différence et répétition (op. cit., page 89-90) pour éclairer ce concept.

elle ne reconnaît aucune place à l'ombre, à ce projeté, représentation minimale et incomplète de la représentation d'un sens dont la présence est incessamment différée.

Il faut néanmoins revenir sur le statut de l'ombre et dissiper les malentendus : elle n'est pas ce qui obscurcit et empêche de voir, au contraire elle correspond à ce qui trace de manière discrète et efficace des contours. Elle forme l'espace en ce sens qu'elle permet de faire contraste. L'ombre en quelque sorte répond à la force étrange d'un mouvement de porrection ³⁴ que rend tout aussi bien la notion de silence perceptif que Maurice Merleau-Ponty évoque dans les notes de travail qui suivent la partie rédigée du Visible et de l'invisible :

*Silence de la perception = l'objet en fil de fer dont **je ne saurais dire** ce qu'il est, ni combien de côtés il a etc. et qui pourtant est là (c'est le critère même de l'observable selon Sartre qui est ici contredit, - et le critère de l'imaginaire selon Alain qui intervient dans la perception) – Il y a un silence analogue du langage i. e. un langage qui ne comporte pas plus d'actes de signification réactivés que cette perception – et qui néanmoins fonctionne, et inventivement c'est lui qui intervient dans la fabrication d'un livre –³⁵*

Il s'agit donc de revenir dans l'interprétation non à une structure du monde organisée en un système d'oppositions mais à un originaire enfoui dans la représentation, à cet espace constitutif du signe. Les paradigmes du binaire (vie/mort, veille/sommeil,

³⁴Il faudrait à ce titre marquer par une étude plus précise toutes les formes d'expression de Merleau-Ponty qui renvoient à la difficulté de fixer une définition, comme c'est par exemple le cas dans la tentative d'approche de la structure que nous avons citée plus haut (note 28) : une sorte d'ébullition. Ce vague fait largement penser aux approximations de Bouhours ou plus encore de Boileau pour définir le sublime et le je-ne-sais-quoi, sur lequel on reviendra plus tard.

³⁵Merleau-Ponty. - Visible et invisible. - Paris : Gallimard, « TEL », 1964, page 322. Nous soulignons.

...) se dissolvent dans l'unité du pli que l'ombre détermine. Comme Merleau-Ponty le note à plusieurs reprises dans « Le doute de Cézanne » l'expression n'est jamais la traduction de la pensée : elle est découverte et mise à jour sans qu'il s'agisse de la penser dans un rapport analogique (c'est-à-dire sur un mode binaire de ressemblance/différence). La chair merleau-pontienne³⁶ correspond précisément à ce plissé qui réunit les oppositions que les battements, et les balancements, jusqu'alors tenaient en contrepoint. Mais la chair impose aussi de revenir sur la question de l'initialité, c'est-à-dire à ce que le signe engage dans son action, qui n'est plus un commencement mais devient ce qui assure la liaison, ce qui permet la réunion dans la totalité signifiante : sujet et objet. Le signe en tant que participant de la chair n'est pas un fragment isolé qui refermerait en lui-même la totalité des catégories (sur le mode archétypal du fragment héraclitéen, qui d'ailleurs enferme les oppositions), il est ce qui entrelace et mêle les textures.

Signifiant et signifié ne peuvent être distingués, ils participent d'une même indissociation qui se double d'une texture de réel dépassant le représenté du signe, ce que Merleau-Ponty appelle le sauvage³⁷ et qui trouve son meilleur exemple dans la peinture :

³⁶Plus exactement : quand je dis que mon corps est voyant, il y a, dans l'expérience que j'en ai, quelque chose qui fonde et annonce la vue qu'autrui en prend ou que le miroir en donne. I. e. : il est visible pour moi en principe ou du moins il compte au Visible dont mon visible est un fragment. I. e. dans cette mesure mon visible se retourne sur lui pour le « comprendre » - Et comment sais-je cela sinon parce que mon visible n'est nullement « représentation » mienne mais chair ? I. e. capable d'embrasser mon corps, de le « voir » - C'est par le monde d'abord que je suis vu ou pensé. Op. cit., page 327.

³⁷Comment peut-on revenir de cette perception façonnée par la culture à la perception « brute » ou « sauvage » ? En quoi consiste l'information ? Quel est l'acte par lequel on le défait (on revient au phénoménal, au monde « vertical », au vécu) ? [...] Ce que je soutiens, c'est que I. il y a une information de la perception par la culture qui permet de dire que la culture est perçue. Ibid, page 265.

*Essence et existence, imaginaire et réel, visible et invisible, la peinture brouille toutes nos catégories en déployant son univers onirique d'essences charnelles, de ressemblances efficaces de significations muettes.*³⁸

Au terme des dissipations, le chiasme se reploie et forme le nœud destensions entropiques. L'originare qu'il découvre est un pointparadoxal, en ce sens que radicalement relationnel il se dissout dans l'aligne³⁹ qui en assure la dynamique spatiale : ligne courbée sur elle-même, la spirale est ce point qui s'étend et se dilate depuis un fondperdu. C'est cet oubli que décrit aussi Bernard Noël dans *Treize cases du je lorsqu'il écrit* :

*Pour retrouver l'origine, il faudrait tout oublier, et oublier même l'oubli. L'imagination est sans doute la faculté de l'origine, celle que la culture obscurcit.*⁴⁰

Le point en effet est le lieu de passage de toutes les lignes et la spirale n'est que la mise en perspective de ses convergences ou divergences selon le point de vue où l'on se place.

2.3 La trace et la fiction :

D'une certaine façon, le carré et le chiasme sont autant de figures qui rejoignent la distinction classique établie entre esprit géométrique et esprit de finesse. Le premier est, comme l'indique Pascal, réglé par le recours au raisonnement logique comme mode de compréhension du monde alors que le second

³⁸L'oeil et l'esprit. - Paris : Gallimard, « Folio essais », 1985, page 35.

³⁹Sur cette analyse de la dissolution du point dans la ligne nous faisons référence à l'analyse de Jean Lévêque dans *Le terme des provenances* et plus particulièrement à sa lecture du § 256 de l'Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé de Hegel (*Le terme des provenances*. - Paris : Osiris, 1993, page 64).

⁴⁰Op. cit. page 123

ne fait plus guère que percevoir les variations que le phénoménal dispense :

*La finesse d'esprit, c'est cette capacité à discerner les différences infimes existant entre des choses apparemment confondues dans la nature, ces réalités indiscernables aux esprits géomètres qui recherchent des principes clairs, évidents et palpables.*⁴¹

En somme, il faudrait entamer une sémiotique du je-ne-sais-quoi, decet irréprésentable qui ne cesse de fuir à mesure qu'on l'approche, quiretire dès lors qu'on tente de le saisir :

*Ce ne seroit plus un je ne sçay quoy, si l'onsçavoit ce que c'est ; sa nature est d'estre incomprehensible, & inexplicable.[...] Quoy qu'il en soit, dit Ariste, il est certain que le je ne sçay quoy est de la nature de ces choses qu'on ne connoist que par les effets qu'elles produisent. Nos yeux sont témoins des mouvements admirables que l'aiman cause dans le fer ; mais qui peut dire ce que c'est que la vertu de cette pierre merveilleuse ?*⁴²

⁴¹LICHTENSTEIN (Jacqueline). – La couleur éloquente. – Paris : Flammarion, « Champs », 1999, page 26.

⁴²Dominique BOUHOURS. – Entretiens d'Ariste et Eugène. – Paris : Sébastien Mabre-Cramois, 1671, page 239 (nous avons maintenu l'orthographe originale, en revanche nous avons modernisé la typographie). Sur cette question du je-ne-sais-quoi (que nous ne pouvons développer dans le cadre de cet article), nous renvoyons aux travaux d'abord de Vladimir JANKÉLÉVITCH mais aussi à ceux de Suzanne GUELLOUZ et aux notes de l'édition de Bernard BEUGNOT et Gilles DECLERCQ (Paris : Honoré Champion, « Lumières classiques », 2003). Enfin, la notion de je-ne-sais-quoi a été largement développée et construite par Baltasar GRACIAN dans Le Héros (trad. J. de Couberville. – Arles : Éditions Sulliver, 1996) mais aussi dans L'Homme universel [El Discreto] (trad. J. de Couberville. – Paris : Éditions Champ libre, 1980). Enfin, on consultera bien entendu les travaux de Louis MARIN, et tout particulièrement le dernier chapitre de Sublime Poussin (Paris : Seuil, « L'ordre philosophique », 1995) dans lequel Marin constate : le sublime nommerait en ce sens avec le « je ne sais quoi » un écart de la théorie avec elle-même, interne à la théorie même, avec le « je ne sais

Or, cette présence indéfinissable, cela qui s'impose, renvoie assezlargement à la notion de trace, ce sublime qu'on ne sait ni nommer niconcevoir dans l'espace systémique et ordonné du langage (comprisici en tant que structure de communication émetteur-récepteur) est enquelque sorte à mettre en relation avec cette signifiance originaire queJacques Derrida découvre dans le beau concept d'Emmanuel Lévinas.La trace a pour Lévinas un double statut :

- elle est, d'abord, point, celui-là même que nous avons décritpréalablement :

*La trace est l'insertion de l'espace dans le temps,le point où le monde s'incline vers un passé et untemps.*⁴³

- elle est, ensuite, dégagée de toute intentionnalité et se donnecomme l'impératif éthique d'une dialectique qui conduit à l'autre,à cette illéité que Lévinas a développé dans la notion de visage⁴⁴ :

Ce qui dans chaque trace d'un passage empirique, par-delà le signe qu'il peut devenir, conserve la signifiance spécifique de la trace,n'est possible que

quoi », une fin de l'art même qui en désignerait à la fois la destination et la cessation (page 212, nous soulignons) et les pages de Jean-François Lyotard intitulées « Le sublime et l'avantgarde » (pages 19-23) dans Le postmoderne expliqué aux enfants.

⁴³Emmanuel LEVINAS. –Humanisme de l'autre homme. – Paris : Librairie Générale Française, « Le livre de poche-Biblio essais », 1972, page 67.

⁴⁴Dans Éthique et infini (Paris : Librairie Générale Française, « Le livre de poche- Biblio essais », 1982), Emmanuel Lévinas remarque : Le visage est signification, et signification sans contexte. [...] Ici, au contraire, le visage est sens à lui tout seul. Toi, c'est toi. En ce sens, on peut dire que le visage n'est pas « vu ». Il est ce qui ne peut devenir un contenu, que votre pensée embrasserait ; il est l'incontenable, il vous mène au-delà. C'est en cela que la signification du visage le fait sortir de l'être en tant que corrélatif d'un savoir (pages 80-81, nous soulignons). Il faudrait pour être complet, mais la place nous manque, faire retour sur Bernard Noël et lier cette notion visage au TU, conçu comme personnage, en le reportant sur la distinction acteur/actant/rôle.

*par sa situation dans la tracede cette
transcendance.⁴⁵*

La trace est donc une forme de boucle où l'altérité est à la fois ledébut et la fin, l'infini du signe : cercle tordu et déformé. À la manière des montres molles de Dali, ce cercle est l'illusion d'une géométrie fixée qui paradoxalement, comme la structure dans l'analyse de Derrida à la fin de *L'écriture* et la *différence*, est déplacement, décalage, et ouverture dans l'espace clôt de la boucle de Moebius⁴⁶, c'est-à-dire fiction :

C'est pourquoi pour une pensée classique de la structure, le centre peut être dit, paradoxalement, dans la structure et hors de la structure. Il est au centre de la totalité et pourtant, puisque le centre ne lui appartient pas, la totalité a son centre ailleurs. Le centre n'est pas le centre.

[...]

À partir de ce que nous appelons donc le centre et qui, à pouvoir être aussi bien dehors quedans, reçoit indifféremment les noms d'origine ou de fin, d'archè ou de telos, les répétitions, les substitutions, les transformations, les permutations sont toujours prises dans une histoire du sens – c'est-à-dire une histoire tout court – dont on peut toujours réveiller l'origine ou anticiper la fin dans la forme de la présence.⁴⁷

La sémiotique greimassienne serait donc, dans son postulat le plus théorique, ce signe qui, malgré lui, fait retour vers la fiction et échappe lui-même aux catégorisations binaires. En somme, au

⁴⁵Ibid, page 68.

⁴⁶ Nous justifions le passage du visage, de l'altérité, à cette idée d'infini par les textes de Lévinas lui-même ; ainsi, par exemple, dans *Éthique et Infini*, il note : L'infini me vient à l'idée dans la signification du visage. Le visage signifie l'Infini. (op. cit. page 101).

⁴⁷Jacques DERRIDA. – *L'écriture et la différence*. – Paris, Seuil, « Points », 1967, page 410.

termede la rigueur d'une construction scientifique qui fait des récits et del'imaginaire un objet de sens soustrait à une approche sensible, ladifférence⁴⁸ travaille pour re-former la dernière épopée possible, cellede la théorisation, au point peut-être d'ouvrir la porte à cettepostmodernité soupçonneuse et troublante qui vient animer le travaild'Umberto Eco, à la fois romancier et sémioticien.

Cette approche comparée de la sémiotique et de laphénoménologie mériterait un travail de fond plus ample, il reste eneffet à approcher des concepts que le simple cadre d'unecommunication ne peut qu'esquisser. Notre travail s'est fixé l'objectifde déterminer tout à la fois les apports et les limites que lesperspectives de l'analyse greimassienne ont suscité en cherchant àmontrer que les grandes structures de questionnement du langage etde la signification⁴⁹ ne pouvait procéder d'une unique posture quiobserverait du dessus l'objet qu'elle dissèque. Certes, renvoyer dos àdos la sémiotique et la phénoménologie peut surprendre mais cerapprochement et l'entrelacs que nous avons voulu former trouventleur légitimité dans ce que, d'abord la phénoménologie est assezlargement, dans son ambition descriptive, une forme sémiotique dansla mesure où elle cherche également cette naissance du sens, ensuite,car l'une et l'autre de ces approches fondent et développent leurconception du langage sur les propositions de Saussure, enfin, parcequ'elles ont pour ambition de construire notre rapport au mondeUne vue complète requerrait de confronter sémiotique etphénoménologie à travers deux champs

⁴⁸Ce qui s'écrit différence, ce sera donc le mouvement de jeu qui "produit", par ce qui n'est pas simplement une activité, ces différences, ces effets de différences. Cela ne veut pas dire que la différence qui produit les différences soit avant elles, dans un présent simple, et en soi immo­di­fié, in-différent. La différence est l'"origine" non-pleine, non-simple, l'origine structurée et différante des différences. Le nom d'"origine" ne lui convient donc plus. (Jacques Derrida, « La différence », in Tel quel. – « Théorie d'ensemble ». – Paris : Seuil, « Points », 1968, page 52. Nous soulignons)

⁴⁹Tels que les distinctions langue/parole, signifiant/signifié, procès/système, acteur/actant/rôle ou encore fonctions/épreuves, le carré sémiotique et le parcours génératif.

qui graduellement dépassent le simple domaine du signe, qui en sont l'extension : d'une part le récit, d'autre part l'homme. Dans cette optique, l'expression occupe alors une place centrale qui implique de creuser la notion husserlienne d'intentionnalité mais aussi la belle question des passions qui retrouve finalement le glissement radicalement éthique de la pensée d'Emmanuel Lévinas.

Bibliographie :

La présentation des références s'appuie sur les indications données par le fascicule de normalisation AFNOR – NF Z 44-005. – Références bibliographiques : contenu, forme et structure. – Paris : AFNOR, 1987.

On s'est néanmoins accordé la liberté de ne pas faire apparaître la pagination des documents cités. Par ailleurs, on s'est autorisé l'utilisation, la plus modérée possible, des abréviations courantes.

« Recherches sémiologiques. L'analyse structurale du récit ». – Communications, 8. – Paris : Seuil, « Points », 1981.

« Merleau-Ponty ». – L'Arc. – Paris : Duponchelle, 1990. « Théorie d'ensemble » – Tel quel. – Paris : Seuil, « Points », 1968.

BARBARAS (Renaud). – De l'être du phénomène. – Grenoble : Jérôme Million, « Collection Krisis », 1991.

BOURDON (Jérôme). – Propositions pour une sémiologie des genres audiovisuels. – Paris : Quaderni, 1988.

BRES (Jacques). – La narrativité. – Louvain-la-Neuve : Duculot, « Champs linguistique », 1994.

COURTES (Joseph). – Du lisible au visible. – Bruxelles : de Boeck Université, 1995.

DALLE (Rodolphe). – « Récit, fragment et nihilisme ». – [RIPOLL (Ricard) éd.]. – L'écriture fragmentaire : théorie et pratique. –

Perpignan : Presses universitaires de Perpignan, « Collection Études », 2002.

- « Dégénérescence du roman et fondation du moi chez Hervé Guibert. Hervé Guibert et le genre, 1 ». – [SORIANO (Michèle) éd.]. – Genre(s). Formes et identités génériques 1. – Montpellier : Publications Montpellier 3, 2003.

- « Traversée des jours, la question du journal chez Hervé Guibert. Hervé Guibert et le genre, 2 ». - [SORIANO (Michèle) éd.]. - Genre(s). Formes et identités génériques 1. - Montpellier : Publications Montpellier 3, à paraître.
- « L'écriture épidémique : régénérescence du livre et effacement du sujet. Hervé Guibert et le genre, 3 ». - inédit, 2004.
- « Abîmer mon œil dans l'infinie profondeur de la surface. Présence et représentation chez Bernard Noël ». - [GILBERT (Jacques) et EL MONCEF (Salah) eds.]. - Présence et Représentation. - Berne : Peter Lang, 2005.

DELEUZE (Gilles). - Différence et répétition. - Paris : PUF, « Épiméthée », 1968.

DERRIDA (Jacques). - L'écriture et la différence. - Paris, Seuil, « Points », 1967.

DUCROT (Oswald) et SCHAEFFER (Jean-Marie). - Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage. - Paris : Seuil, « Points », 1995.

GREIMAS (Algirdas Julian). - Sémantique structurale. - Paris : PUF, « Formes sémiotiques », 1995, page 195.

- Du sens. Essais sémiotiques. - Paris : Seuil, 1970.

- Du sens II. Essais sémiotiques. - Paris : Seuil, 1983.

GREIMAS (Algirdas Julian) et COURTÈS (Jacques). - Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage. - Paris : Hachette Université, 1979 et 1986. - 2 volumes.

GREIMAS (Algirdas Julian) et MATORÉ (Georges). - « L'éclosion du "génie" au XVIII^e siècle ». - Le français moderne. Paris : n°4, 25^e année, octobre 1957, pp. 255-272.

GREIMAS (Algirdas Julian) et alli. - Essais de sémiotique poétique. - Paris : Larousse, « Collection L », 1972.

GROUPE μ . - Rhétorique de la poésie. Lecture linéaire, lecture tabulaire. - Paris : Seuil, « Points », 1990.

HENAUULT (Anne). - Le pouvoir comme passion. - Paris : PUF, « Formes sémiotiques », 1994.

[dir.]. – Questions de sémiotique. – Paris : PUF, « Collection 1^{er} Cycle », 2002.

HENON (Florence). - La transformation télévisuelle des nouvelles de Maupassant : l'Ami Maupassant. - Metz : Thèse de doctorat de 3^{ème} cycle, Université de Metz, 1997.

LÉVÊQUE (Jean). – Le terme des provenances. – Paris : Osiris, 1993.

LEVINAS (Emmanuel). – Humanisme de l'autre homme. – Paris : Librairie Générale Française, « Le livre de poche - Biblio essais », 1972.

- Éthique et infini (Paris : Librairie Générale Française, « Le livre de poche-Biblio essais », 1982.

LICHTENSTEIN (Jacqueline). – La couleur éloquente. – Paris : Flammarion, « Champs », 1999.

LYOTARD (Jean-François). – Discours/Figure. – Paris : Klincksieck, 1971.

- Le postmoderne expliqué aux enfants. – Paris : Librairie Générale Française, « Le livre de poche - Biblio essais », 1988.

MERLEAU-PONTY (Maurice). - Phénoménologie de la perception.

– Paris : Gallimard, « TEL », 1945.

- Signes. – Paris : Gallimard, 1960.

- L'œil et l'esprit. - Paris : Gallimard, « Folio essais », 1985.

- Le visible et l'invisible. - Paris : Gallimard, « TEL », 1964.

- Résumés de cours. Collège de France 1952-1960. - Paris : Gallimard, « TEL », 1968.

- La prose du monde. - Paris : Gallimard, « TEL », 1969.

- La nature. – Paris : Seuil, « Traces écrites », 1995.

- Notes de cours (1958-1959 et 1960-1961). – Paris : Gallimard,

« Bibliothèque de philosophie », 1996.

- Causeries 1948. Paris : Seuil, « Traces écrites », 2003.

- L'institution. La passivité. – Paris : Belin, « Littérature et politique ». – 2002.

NOËL (Bernard). – Journal du regard. – Paris : POL, 1988.

- Le lieu des signes. – Éditions Unes, 1989.

- Treize cases du je. – Paris : POL, 1998.

PROPP (Vladimir). - Morphologie du conte. – Paris : Seuil, « Points », 1970.

RICOEUR (Paul). – Temps et récit. 2. La Configuration dans le récit de fiction. – Paris : Seuil, « Points », 1984.

- Les conflits des interprétations. Essais d'herméneutique. – Paris : Seuil, « L'ordre philosophique », 1969.